

Les fantômes de la Saskatchewan

CANDACE SAVAGE, *Des inconnus sous mon toit. Une histoire d'exclusion : les francophones des Plaines*, Montréal, Québec Amérique, 2020, 287 pages

Robert Laplante

Volume 15, Number 2, Spring 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95362ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laplante, R. (2021). Review of [Les fantômes de la Saskatchewan / CANDACE SAVAGE, *Des inconnus sous mon toit. Une histoire d'exclusion : les francophones des Plaines*, Montréal, Québec Amérique, 2020, 287 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 15(2), 11–12.



Les fantômes de la Saskatchewan

Robert Laplante

Directeur des Cahiers de lecture

CANDACE SAVAGE

DES INCONNUS SOUS MON TOIT. UNE HISTOIRE D'EXCLUSION : LES FRANCOPHONES DES PLAINES

Montréal, Québec Amérique, 2020,
287 pages

Native des Plaines, Candace Savage s'installe à Saskatoon dans un quartier où la maison qu'elle acquiert a été bâtie par Napoléon Sureau dit Blondin. Dans ce quartier très *british* de sa ville, cela lui semble une curiosité, voire une anomalie. Elle en sera d'autant plus intriguée qu'au cours de travaux de rénovation les cloisons abattues lui révèlent des coupures de journaux, des cahiers d'écoliers et autres débris qui s'imposent à son esprit comme autant d'intrigues qu'elle entreprend de résoudre. Elle les abordera d'abord en consultant les ouvrages de généalogie, puis, une entrée la conduisant toujours plus loin de Saskatoon dans l'espace et dans le temps, sa curiosité l'entraîne dans une entreprise de reconstitution de l'histoire de cette famille.

Qui étaient donc ces Blondin au patronyme assez fréquent chez les Métis? Ce Napoléon l'est-il lui-même ou est-il apparenté à l'un de ses homonymes qu'une brève recherche sur internet lui a fait repérer chez les Métis? Comment cette famille a-t-elle abouti là dans les Prairies? Passant d'une anecdote relevée dans les archives locales, à un témoignage glané au fil des contacts avec le voisinage et finalement en se lançant dans des investigations plus poussées dans des sources savantes, voilà que l'auteure s'aventure dans une histoire de sa province natale qu'elle ne connaissait pas. Elle en livre un récit mené par touches successives, alternant de la petite à la grande histoire, découvrant non sans candeur parfois, que les points de jonction entre l'histoire et la biographie peuvent révéler comme un condensé de ce que le Canada a été. Et de ce qu'il est dans sa nature profonde, le lecteur sera-t-il amené à conclure en refermant l'ouvrage avec une conclusion que l'auteure ne parvient guère à tirer de sa propre recherche.

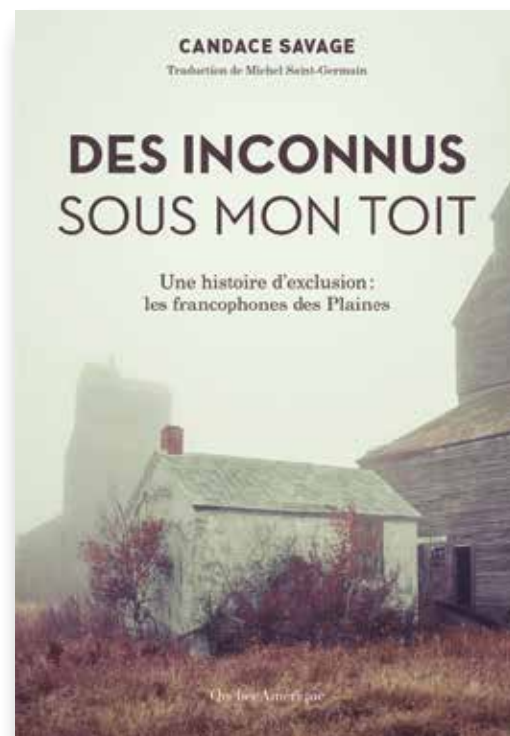
Enfant du trudeauisme, l'auteure est francophile et c'est avec une telle vision du Canada qu'elle fera son parcours de l'histoire de cette famille. Elle revisitera les lieux de naissance des premiers contingents de colons français, retracera les ancêtres Blondin en Nouvelle France et suivra le parcours que les malheurs de la Conquête leur

infligeront. Empathique et compatissante, Savage retrace l'errance de ces Canayens en relatant les principaux événements de la grande histoire de la dépossession pour donner le contexte des déplacements familiaux et des malheurs qui déporteront les Blondin du Québec à Penetanguishen, en Ontario, et de là vers l'Ouest dans la Saskatchewan de colonisation.

Elle en livre un récit mené par touches successives, alternant de la petite à la grande histoire, découvrant non sans candeur parfois, que les points de jonction entre l'histoire et la biographie peuvent révéler comme un condensé de ce que le Canada a été. Et de ce qu'il est dans sa nature profonde, le lecteur sera-t-il amené à conclure en refermant l'ouvrage avec une conclusion que l'auteure ne parvient guère à tirer de sa propre recherche.

C'est une histoire de misère que celle de cette famille qui ne connaîtra que déracinements successifs, pauvreté et mépris de ses droits aussi bien que de ses origines et son identité. La condition de colon en ces années n'était pas facile, mais elle a carrément été un calvaire pour le plus grand nombre des Canadiens français qui ont cru ou tenté de faire accepter qu'ils pussent être chez eux dans ces terres. Dans cette lignée Blondin comme dans des milliers d'autres tout a toujours été à recommencer jusqu'à ce que le mépris finisse son œuvre et arrache aux épuisés le consentement à l'assimilation, le reniement de leur langue et de leurs origines. C'est le cas dans la famille des bâtisseurs de cette maison. *No french in this house* (p. 77), telle est la conclusion de l'aventure colonisatrice. La saga des Blondin n'aura été que la relation du parcours de l'assimilation, de la survivance sous le mépris et les vexations. Les anecdotes familiales lui ont ouvert une fenêtre sur l'histoire qu'elle ne connaissait pas.

Une histoire que l'auteure place et interprète toujours sous le signe de l'intolérance. Tout son récit en est traversé. Candace Savage découvre avec effarement que «La société à laquelle j'appartenais reposait sur la xénophobie et le racisme» (p. 243). À chaque épisode de l'aventure de cette famille, correspond, constate-t-elle, un moment de privation de droits, de vexations, le déploiement d'une politique conçue pour nier la présence et l'existence françaises en



ces terres. Les vies qu'elle recompose sont marquées par l'emprise des orangistes sur la Saskatchewan naissante et qui scandent *Keep Canada british*. Elle-même fille de colons immigrés, elle n'a pas de mal à saisir ce qui s'est joué dans les luttes pour éradiquer les papistes et les droits du français et ce que cela impliquait d'imposition d'un ordre pour faire des colons de loyaux sujets de la Couronne.

Le mépris était la règle, la démographie et l'impitoyable loi du nombre faisait le reste. Les manœuvres sournoises, les dénis de droit, le racisme ouvert, tout cela l'auteure le constate avec dégoût. Son récit traduit bien ce que cela pouvait signifier dans la vie des familles, ce que cela a structuré dans les rapports ethniques, en particulier entre les Métis et les Canadiens français, cousins dans le malheur et l'exclusion.

L'hypocrisie suinte entre chacune des pages où l'auteure débusque les manœuvres des politiques du «trop peu, trop tard» pour saper les bases des maigres concessions obtenues de haute lutte. Une anecdote entre mille: l'enseignement du français qui finit par être toléré à hauteur d'une heure par semaine au primaire, pour un cours optionnel de grammaire qui est donné en anglais! De telles pratiques ne sont pas le fait d'une poignée d'illuminés, il s'agit bel et bien d'une orientation collective, d'un mouvement profond de la société, un fait qui démarque la Saskatchewan à l'échelle du Canada. Les loges orangistes quadrillent la société: «il y avait des sections dans 230 collectivités et un réseau d'influence tentaculaire qui s'étendait à tous les recoins, jusqu'aux plus obscures alcôves du pouvoir, ou peu s'en fallait» (p.188). Autant dire que le terrain était plus que favorable pour accueillir avec ferveur les zélotes américains du *Ku Klux Klan* qui vont traverser la frontière.



Bunkers

suite de la page 10

caractérielles » sont définies comme un mécanisme de défense du moi qui aurait pour but d'éviter de sentir le corps. La cuirasse peut également avoir pour but de se protéger du corps d'autrui susceptible de nous infecter. À ce sujet, Guillaume Asselin nous renvoie habilement à cette nouvelle de Tchekhov, *L'homme à l'étui*, *Bièlikov*, ce professeur de grec ancien qui peut sortir de chez lui seulement s'il est enveloppé de la tête au pied, montre, canif et autres accessoires compris. C'est toute l'organisation de sa vie qui est encadrée au quart de tour pour éviter qu'il se passe quelque chose. La rationalité, l'intellectualisme à outrance, sont aussi des formes de rigidité. Guillaume Asselin le démontre en analysant le Roquetin de Jean-Paul Sartre, personnage clé de *La nausée*, homme enfermé dans sa tête, pensant le monde pour éviter d'y toucher, préférant discourir derrière les vitres d'un café au lieu de voir le réel.

Le chapitre «Le for intérieur» plonge le lecteur dans le mysticisme et la psychanalyse en offrant une rencontre avec Thérèse d'Avila à travers ses écrits. Du bunker au château fort, du château fort au for intérieur, il n'y a pas grandes différences, sauf que la logique du bunker s'inverse. Il ne s'agit plus ici de se protéger de l'extérieur, mais d'atteindre le plus grand oubli possible de soi

jusqu'à l'extase. En effet, si l'homme du bunker, très attaché à lui-même, s'inquiète de sa personne au risque de vivre comme un mort, la sainte, elle, recherche le détachement parfait au risque de mourir à elle-même dans l'extase bien loin de «l'étroit de sa vie»! Plus de défiance vis-à-vis de l'extérieur, mais un acharnement à armer la volonté, à forger l'âme. Heureux rapprochements de l'essayiste entre «s'abandonner à la volonté divine» et «céder l'initiative à l'inconscient comme à une intelligence supérieure [...] chargée de nous initier à cette ampleur que nous sommes sans le savoir» (p. 225). Pour surmonter la peur qui conduit au bunker, il faut descendre jusqu'au noyau dont elle origine, s'engager corps et âme en suivant la vie là où elle nous mène telle qu'elle est dans l'instant, en s'ouvrant à l'expérience, à la nouveauté, à l'inconnu donc! C'est la porte de sortie offerte par l'essayiste.

Bunker L'archipel de la peur, est une invitation «à renverser les clôtures, ouvrir les portes, briser la toiture, faire circuler l'air afin que l'humanité se souvienne à nouveau de l'ouvert» (p. 11). C'est également une invitation à revisiter la littérature. ❖



Des inconnus

suite de la page 11

Les encagoulés vont rapidement se canadianiser: les politiques d'immigration WASP n'ont pas laissé passer beaucoup de noirs, alors il faudra bien trouver des victimes de substitution. Les orangistes ne tarderont pas à désigner les papistes et très rapidement les convergences se feront avec une évidence assez forte pour donner au Klan 25 000 membres et une force de frappe pour faire la chasse dans tous les domaines de la vie communautaires, tantôt avec simple grossièreté, le plus souvent avec une effronterie et une violence pas toujours seulement symbolique. Le mouvement conservateur canadien trouve dans cette convergence sa matrice puissante et féconde. Non pas omnipotente, mais assez forte pour contrebalancer les tensions sociales qui vont faire naître le socialisme agraire et l'ancêtre du NPD. Les politiques audacieuses du CCF ne franchiront pas les lignes dressées par les puissances d'éradication du français et les lois scolaires iniques, les règlements municipaux et autres conventions de la vie communautaires resteront plus ou moins ouvertement ségrégationnistes.

Des inconnus sous mon toit reste très certainement un effort d'honnêteté intellectuelle et tout au long de ses pages Candace Savage regarde la vie des Blondin telle qu'elle a été possible dans ces terres hostiles. Elle découvre ce que signifie la survivance et les

divers portraits qu'elle livre ne manquent pas d'être touchants. Il n'y a pas de sensiblerie même si pointe parfois une certaine condescendance que lui dicte sa grille d'interprétation. En effet, l'histoire laide qu'elle découvre est à ses yeux celle de l'intolérance. C'est une suite d'épisodes honteux devant lesquels elle ne détourne pas les yeux, mais dont elle ne parvient pas à saisir les effets structurels.

Dès lors qu'il est question de lois et d'institutions, ce n'est plus seulement d'intolérance qu'il s'agit, mais bien d'oblitération, de construction d'un régime, de déploiement d'une logique constitutive. Le Canada orangiste et nostalgique de l'Empire qu'elle découvre, on la sent contente de l'avoir vu se faire battre en brèche par le multiculturalisme. C'est son pays, après tout:

Ce n'est pas un palais rempli de merveilles; en fait, c'est une bicoque délabrée, qui a besoin de beaucoup d'amour. [...] Et il est bon, si bon de s'asseoir ensemble et de partager nos expériences. Les histoires sont des choses vivantes. Elles transcendent les frontières et les divisions; elles cherchent un terrain d'entente. Dans notre maison d'histoires, il y a de la place pour tout le monde (p. 243).

Une fin édifiante pour un récit assez convaincant pour faire voir que cette histoire laisse le Québec et les Canadiens français dans une maison de renoncement. ❖